Eléments d'histoire amérindienne

par P. et F. Grenand*

L'histoire de la région est fortement influencée par la géographie et les obstacles qu'elle dresse devant l'homme. Il semble en particulier y avoir eu, et ce dès le XVI[e] siècle un clivage très net entre groupes des forêts de l'intérieur et groupes côtiers tournés vers l'océan. Ainsi, les Galibi d'alors connaissaient infiniment mieux l'ensemble des populations allant de l'Orénoque à l'Amazone, que celles peuplant leur arrière-pays, quoique des contacts aient existé et que la coupure ait été accentuée par la pression coloniale. Il serait illusoire de croire que le passé précolombien fut une idyllique période de paix durant laquelle des peuples différents par la langue, la culture, l'histoire et l'économie, vivaient dans l'harmonie perpétuelle, chacun cantonné sur son petit bout de forêt. On sait aujourd'hui, grâce aux éléments que l'on possède sur la diversité ethnique et linguistique, sur la relative diversité culturelle, sur l'occupation et l'abandon successif de sites convoités, grâce aussi à l'existence de sites fortifiés, et grâce aux traditions orales sur les pratiques guerrières, que le pays eut très tôt une histoire mouvementée.

Simplement, les systèmes sociaux, politiques et philosophiques étaient, par essence, trop proches pour que les heurts pussent produire les catastrophes irrémédiables auxquelles aboutira la Conquête.

Période précolombienne

Sans chercher les causes des lointaines migrations, on peut dire qu'à partir du 1[er] siècle de notre ère, des populations de langue arawak pénétrèrent dans l'actuelle Guyane française, surtout par l'Ouest, après avoir décrit une large boucle, qui, de l'Amazonie centrale jusqu'aux bouches de l'Orénoque, les conduisit aux Antilles au Nord et dans les trois Guyanes à l'Est.

Ils formaient, comme toutes les vagues migratoires qui suivront, une civilisation semi-sédentaire de chasseurs, pêcheurs, cueilleurs, qui, surtout, pratiquaient l'agriculture, ce dont témoignent certaines poteries (des platines à cassave par exemple) trouvées dans les sites archéologiques. Il existe quelques indices, tant historiques qu'archéologiques, pour penser que les tribus arawak ne s'installèrent pas dans un pays vide, mais qu'elles y rencontrèrent des civilisations que l'on peut qualifier de paléo-indiennes, si l'on n'accepte de ne voir dans ce mot qu'une notion d'antériorité sans aucun jugement de valeur.

* Ethnologue, maître de recherche ORSTOM; ethnolinguiste, chargée de recherche au CNRS.

Photo Roger Viollet

Indiens de la Guyane au début du siècle

«L'oubli et le silence».

Quelles qu'aient été les relations entre Arawak et Paléo-Indiens, il semble que les problèmes d'espace ne devinrent critiques que lors de l'expansion des peuples Karib, qui se fit à des moments et dans des directions différents. Pour simplifier, disons que le gros de la migration, composée des ancêtres des actuels Galibi, arriva vers l'an 900 en Guyane, venant du bas Amazone. Elle fit sa jonction en actuelle Guyana avec une autre vague migratoire venue du Rio Negro et du bas Orénoque. La grande unicité linguistique des proto-Galibi induit la rapidité de cette migration, qui, d'ailleurs, n'avait pas achevé la conquête des Antilles à l'arrivée des Européens.

Plus tardives semblent les migrations des proto-Tiriyo et des proto-Wayana, qui paraissent avoir glissé progressivement de la rive nord de l'Amazone vers le plateau central des Guyanes. Quant aux Tupi-Guarani, c'est un peu avant la Conquête qu'ils commencèrent à déborder au Nord de l'Amazone, achevant ainsi un grand mouvement migratoire Sud-Nord de plus d'un millénaire.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 23.755
Cote : B ex1

Vers le début du XVI[e] siècle, la situation est en cours de stabilisation, et l'on peut distinguer en Guyane quatre groupes de tribus:

— Les Paléo-Indiens, descendants des premiers habitants du pays, peu nombreux, mais encore représentés à l'arrivée des Européens par les Maye, et peut-être les Kalana.

— Les Arawak, composés de nombreuses tribus assez unies culturellement, dont les actuels Arawak proprement dits et les Palikur.

— Les Karib, moins homogènes malgré leur parenté linguistique, se divisent en trois groupes très différents:

• les ancêtres des actuels Galibi,

• les ancêtres des actuels Tiriyo, formés de tribus aujourd'hui disparues, telles que les Aramišo, les Taripi, les Aramakoto et les Okomayana.

• les ancêtres des actuels Wayana, eux aussi composés d'ethnies dont les éléments fusionneront ultérieurement, tels que les Upului, les Opagwana, les Kukuyana et les Apalai, ces derniers étant encore partiellement distincts aujourd'hui.

— Les Tupi, enfin, étaient représentés par les ancêtres des Emerillon actuels, et des groupes voisins aujourd'hui disparus, les Piriu, Norak, Akokwa, Way, Mauriu, et peut-être Kaikušiana.

C'est au milieu de cette situation ethnique pour le moins complexe que va intervenir un phénomène autrement plus perturbateur, l'arrivée des Européens.

Période postcolombienne

Les principaux facteurs qui influèrent sur la situation des Amérindiens sont extrêmement classiques.

Par ordre d'importance, il s'agit de l'effroyable baisse démographique liée aux maladies importées qui firent des coupes sombres dans l'isolat que représentait alors le peuplement de l'Amérique par rapport au reste du monde. En toute logique, cette baisse démographique frappa d'abord les populations côtières qui, vers 1650 accusaient déjà un recul important, alors que bien des groupes de l'intérieur, ou n'avaient encore jamais entendu parler des Blancs, ou n'en avaient qu'une vague conscience.

Le second facteur est d'ordre religieux: la démoralisation qui caractérisa les populations des missions jésuites est bien connue. Rassemblant des groupes hétérogènes, parfois même antagonistes, puis, très vite, les rescapés des hécatombes épidémiques, les missions furent des mouroirs où les systèmes sociaux étaient volontairement détruits, où les idées philosophiques des Amérindiens étaient combattues avec acharnement, où les manifestations culturelles telles que chamanisme ou danse étaient proscrites parce que sataniques.

Même après la fermeture des missions jésuites (1765), l'esprit religieux persista sous d'autres formes, et, outre sa rémanence psychologique et philosophique aux effets toujours déstructurants, il fut, jusqu'à la fin de la Troisième République, le relais essentiel de l'Etat colonial.

Le troisième facteur influent est d'ordre technologique. Il est pour sa part, porteur d'une grande ambiguïté. La technologie importée (en grande partie de l'outillage métallique et des armes, et pas seulement la pacotille dont on parle toujours) entraîna une situation de dépendance commerciale, donc économique puis politique, des populations autochtones, surtout côtières, vis-à-vis de la puissance coloniale. Cependant, cette amélioration indéniable de l'outillage eut pour conséquence d'affermir l'emprise des groupes amérindiens sur leur écosystème, principalement en ce qui concerne la technique d'ouverture des abattis qui fit un bond en avant considérable.

Dans l'intérieur, là où la mainmise coloniale était la moins forte, l'isolement des populations, et par voie de conséquence, la précarité de la situation des traiteurs rééquilibra quelque peu l'échange et permit une intégration progressive et harmonieuse des techniques et de l'outillage nouveaux.

Ces facteurs historiques, combinés aux données géographiques et sociologiques font que l'histoire événementielle des Amérindiens après la Conquête est caractérisée par une résistance plus passive qu'armée à l'égard de la puissance européenne, une dispersion dans l'espace face aux épidémies et aux pressions directes, aboutissant à une modification de la disposition et de la composition des ethnies par extinction ou fusion.

La période des conflits

Cette période reste en partie, pour la Guyane, la reproduction de la situation précolombienne. Les Européens, encore peu nombreux, ne donnèrent pas tout de suite aux Amérindiens l'impression de les submerger. Ils furent, somme toute, pris pour une tribu comme les autres, quelquefois ennemie, souvent alliée, essentiellement différente par ses objets nouveaux. La principale ethnie qui dominait le pays côtier est celle des Galibi. Leurs luttes ancestrales avec les Arawak étaient loin d'être éteintes, et s'ils avaient réussi à se rendre maîtres de la côte entre Maroni et Mahury à l'Ouest, à l'Est, ils se heurtèrent durement aux Palikur et aux Maraon, plus dans des buts de razzia que de colonisation véritable. Les Galibi ne sympathisèrent pas davantage avec les Yayo, groupe karib pourtant, qui, fuyant les persécussions espagnoles à Trinidad, vinrent se réfugier à la fin du XVI[e] siècle sur l'Oyapock et le Maroni. Ceux-ci furent en revanche bien accueillis par les Palikur et les Maraon et ils guerroyèrent ensemble contre l'ennemi commun, les Galibi.

C'est dans la même période que les Galibi, et eux seuls, commençant à trouver que les appétits des Européens devenaient trop gros, conduisirent à leur perte, entre 1570 et 1640, pas moins de cinq tentatives connues de colonisation blanche de la Guyane.

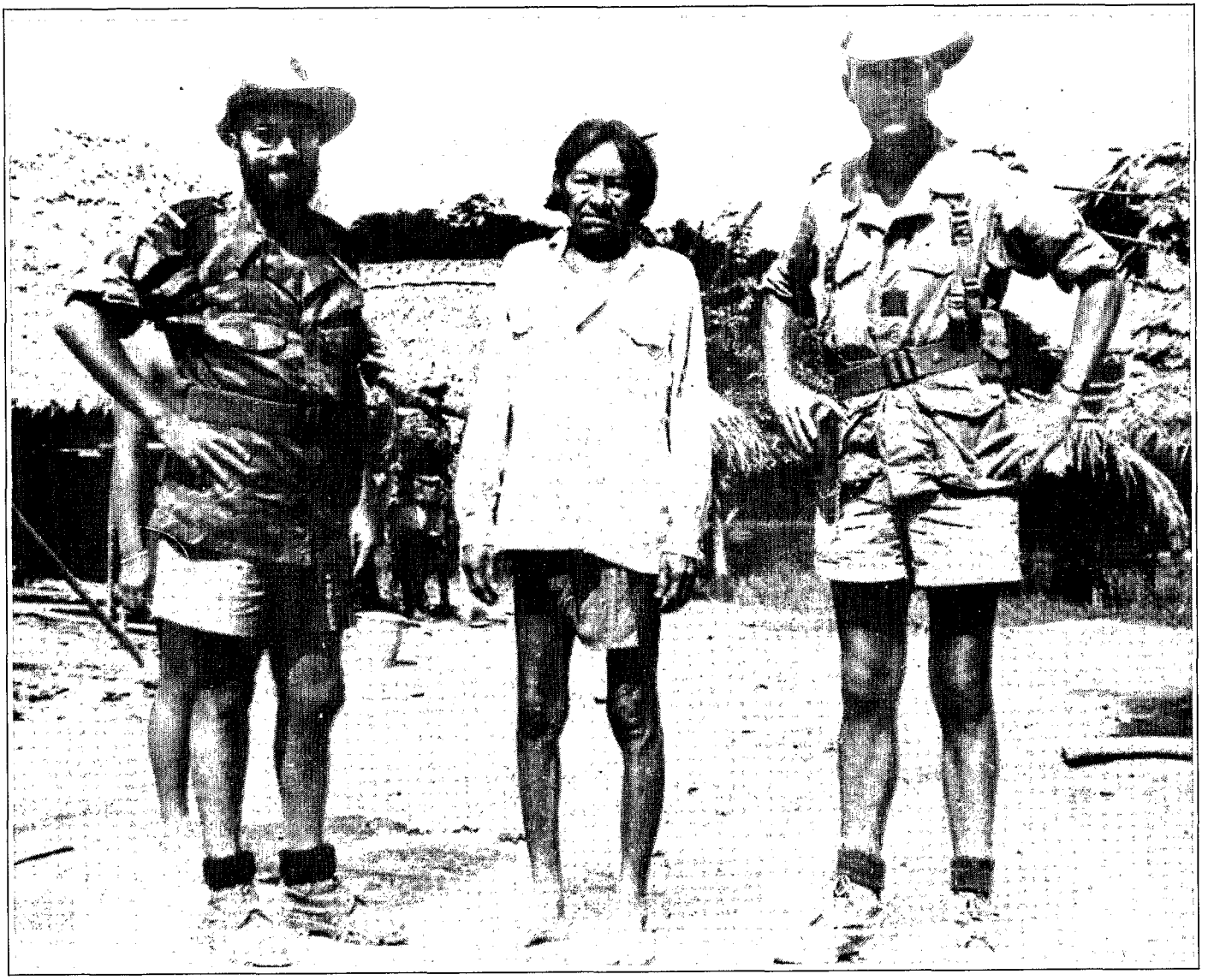
Précisons pour terminer que toutes ces guerres ne semblent pas avoir été permanentes et l'on peut même penser qu'elles n'affectèrent jamais l'ensemble des ethnies concernées.

Colonisation européenne (1650-1790)

La fixation des puissances européennes dans des zones relativement stables va totalement modifier la situation des populations amérindiennes.

Si dans la période précédente, les Amérindiens utilisaient les Européens «de passage» pour régler leurs conflits, la situation après 1650, va totalement s'inverser. Français et Portugais, tout au long de la côte d'Amapa, se battent maintenant par Amérindiens interposés, entraînant un cortège de représailles, de déportations, d'immigrations, de révoltes désespérées aussi.

A ces querelles viennent s'ajouter des missions d'exploration visant à mieux connaître l'intérieur du pays et à en inventorier les richesses. La chute démographique continuant, les Portugais d'abord, les Hollandais ensuite, entreprennent d'armer leurs protégés respectifs, Galibi pour ceux-ci, Wayãpi et alliés pour ceux-là, afin de faire des prisonniers dans les ethnies de l'intérieur.



Collection Roger Viollet

Norbert, capitaine Emerillon de Camopi

«...tenir en mains les rênes de leur destin...».

On peut avancer, sans grand risque d'erreur, que, vers 1730, pratiquement tous les Amérindiens avaient eu à subir plus ou moins directement et plus ou moins intensément les conséquences de cette situation politique qu'ils ne dominaient plus et ne dominèrent plus jamais.

Vers la fin du siècle, le panorama des sociétés indigènes a totalement changé par rapport au siècle précédent. Les grandes sociétés côtières, Galibi et Palikur, très diminuées culturellement et numériquement, survivent tant bien que mal en marge de la société coloniale, même si les premiers, ne renonçant pas facilement à leur passé guerrier, lancent des raids dans l'intérieur du pays.

Les autres populations côtières, Maraon, Kusari, Yayo, Arakare, Tukuyu (Tocoyenne), etc., sont soit éteintes pour les trois dernières, soit représentées par quelques débris pitoyables inféodés à quelque traiteur ou quelque planteur, eux-mêmes détritus de rêves coloniaux. Dans l'intérieur de la Guyane, il suffit de mentionner que l'ancienne mission jésuite de Saint-Paul rouvrit ses portes entre 1784 et 1790 pour y rassembler, sous le nom de Piriu, les 172 personnes qui représentaient les restes des dix populations indigènes peuplant le bassin de l'Oyapock. Il ne restait plus aucune trace dans le Sud des Aramakoto, Aramišo, Karana, Way, Wẽs et Taripi, tandis que quelques groupuscules de Norak, Kaikušiana ou de Kusari s'isolaient au fond des bois. Les deux seules ethnies importantes et indépendantes survivant dans le Sud du pays étaient les Emerillon, le seul groupe Tupi de la Guyane centrale à avoir échappé aux missions jésuites, et les Wayana, grande population karib, qui, à la suite de la poussée wayãpi, commença, vers 1760 à déborder sur le versant Nord des Tumuc-Humac. Après une brève période d'occupation de la Guyane centrale et des contacts étroits avec les Français, elle se retira, vers 1790 sur les sources du Marwini et de l'Itany.

L'oubli et le silence (1790-1940)

Pendant toute la période précédente, le nombre encore relativement important des Amérindiens leur avait permis de jouer un rôle non négligeable dans la vie de la Guyane, tant aux niveaux militaire et diplomatique qu'au niveau économique, si l'on veut bien se souvenir qu'en particulier les Indiens de la côte fournissaient une grande partie de leurs produits alimentaires (gibier, poisson, manioc, autres tubercules et racines, fruits) aux colons. En outre, à partir de 1770, un certain engouement philosophique les place au premier plan des **préoccupations philanthropiques des gouverneurs, même si le résultat le plus évident n'en fut que l'accélération de leur extinction. En revanche, dans la période que nous envisageons maintenant, l'histoire des Amérindiens et celle de la Colonie sont totalement dissociées. A partir de 1790, l'Administration n'inclut plus guère que de loin en loin les Amérindiens dans** ses projets sans suite de développement du pays. Le grand événement qui marque l'histoire indigène au XIX[e] siècle est l'entrée des Wayãpi en Guyane; refusant l'enrôlement auquel voulaient les contraindre leurs anciens alliés les Portugais pour enlever Cayenne aux Français (1815), les Wayãpi émigrèrent en force sur les formateurs de l'Oyapock. Cette ethnie qui avait su rester forte et puissante (elle comptait encore 5 000 personnes) en ne nouant que des liens très lâches avec les Portugais, s'effondra littéralement sous les coups des maladies importées par les traiteurs venant les visiter. Dès 1840, elle était réduite au quart de sa population et le gouverneur réglementa un temps l'accès sur l'Oyapock. Après 1850, les populations côtières, abandonnées de l'Administration, se replient sur elles-mêmes, et Galibi et Palikur n'entretiennent plus que des rapports de «compérage» avec quelques créoles voisins.

Dans l'intérieur, les populations sont tout aussi isolées: les derniers groupes de Piriu, Norak et Kaikušiana qui survivaient encore s'agrègent aux Wayãpi cependant que les Emerillon demeurent indépendants.

Les Wayana, quant à eux, sont totalement oubliés derrière la double barrière que constituent les Noirs réfugiés Boni et Djuka. Les voyages d'exploration de la fin du XIX[e] n'entamèrent qu'à peine cet isolement qui était si fort vers 1930 que les Wayana, pourtant maîtres d'un grand commerce intertribal, et les Emerillon furent littéralement «redécouverts» en 1931, cependant que les Wayãpi attendirent 1939.

En 1940, le panorama ethnique de la Guyane indigène est déjà celui qui nous était familier il y a une dizaine d'années.

Les Galibi et les Palikur, ayant abandonné une grande partie du front de mer, se concentrent sur les cornes ouest et est du pays. Dans l'intérieur, les Wayana occupent le haut Maroni, les Wayãpi, le moyen et le haut Oyapock, et les Emerillon parcourent le chemin qui porte leur nom entre les deux bassins fluviaux. Des Arawak, revenant au pays, émigrent de Guyane hollandaise en 1950.

De tout ce qui précède, peut être déduit le schéma d'une différence d'impact de l'Occident entre groupes côtiers et groupes de l'intérieur, influant de façon puissante sur l'évolution actuelle. La mainmise des Européens sur le territoire, réelle sur la côte, fugace dans l'intérieur, amena deux visions et deux pratiques différentes des choses de la part des Amérindiens. Dès 1680 par exemple, les Galibi, totalement entravés dans leurs mouvements, avaient définitivement abandonné la guerre, alors que dans l'intérieur, après 1760, les Wayãpi, armés un moment par les Portugais, continuaient seuls et pour leur propre compte, une offensive de conquête. Les premiers se savaient vaincus, les autres, qui ne connaîtront jamais l'humiliation de véritables défaites, joueront la ruse par l'atomisation, la fuite, la fusion interethnique, voire le contact intermittent (en exposant volontairement un village par exemple), mais croiront, jusqu'à aujourd'hui, et les Wayana en sont l'exemple le plus typique, tenir des deux mains les rênes de leur destin.

Cette autonomie toute relative des groupes de l'intérieur ne peut cependant pas éviter les épidémies ni, donc, la baisse démographique qui se traduisit par un repli des groupes locaux sur eux-mêmes. Très fort chez les Wayãpi, les Emerillon et les Tiriyo, moindre chez les Wayana, il induisit au premier chef une fragilisation face au risque de subordination au monde extérieur, fragilisation paradoxalement aggravée par le fait que la gestion de leur écosystème était encore intacte, entraînant l'idée que les ressources naturelles sont inépuisables. Sur la côte au contraire, la menace sur le milieu et les pertes territoriales sont des thèmes tellement intégrés dans la tradition historique et le raisonnement politique des Galibi et des Palikur, qu'ils viennent tout naturellement alimenter les revendications actuelles. Parallèlement, les populations côtières eurent très tôt à compter, donc à ruser avec les problèmes frontaliers, alors que le contrôle des frontières dans l'intérieur n'est apparu que récemment, ayant précisément comme corollaire la mise en tutelle des populations amérindiennes. Celles-ci tombèrent, à quelques résistances près, les unes après les autres, comme des fruits mûrs, car elles ne voyaient en ces tuteurs que des alliés dispensateurs de cadeaux et de médicaments.

Dans le même temps, sur la côte, on assiste au contraire à des heurts entre l'Administration et les Amérindiens: au début des années 70 par exemple, on destitue un chef galibi, coupable d'«avoir des opinions socialistes», tandis qu'un chamane palikur, trop puissant et trop frondeur, est chassé de la région de Saint-Georges par les gendarmes.

Dans l'intérieur, ce n'est que tout récemment que l'envers de la médaille commence à être perçu. Malheureusement, la plupart du temps, ne sont incriminés que des individus («un mauvais gendarme», «un mauvais chef de poste FUNAI») et non le système lui-même. On aboutit ainsi le plus souvent à des actions isolées, voire désespérées, telles le refus des communautés wayãpi de Trois-Sauts de voir s'installer chez elle un gendarme (1977) ou cette poignante épidémie de suicides chez les Wayana d'Anapaike (1979-1981).

Ce n'est que chez les Tiriyo du Brésil, là où depuis vingt ans, la pression missionnaire s'exerce dans l'impunité et la bonne conscience les plus totales, que l'on peut commencer à observer des phénomènes d'accélération de l'Histoire, avec mouvements de scission et émergence d'un *leader* d'opposition.

Mais il n'empêche que nulle part ailleurs que chez les Galibi, dont la connaissance des Blancs est vieille de plus de quatre siècles et dont les traditions guerrières remontent par vagues de la mémoire collective, on ne peut trouver de mouvement structuré comme il vient d'en naître un. ■

ethnies

Droits de l'homme et peuples autochtones

Numéro double 60 F

Vol. 1 n° 1-2 Juin-Septembre 1985

La question amérindienne en Guyane française

B 23.755 à 23.762
ex. 1

Revue trimestrielle de Survival International (France)